

Préfacer une Anthologie des œuvres d'Elisa Chimenti me parut, de prime abord, une gageure ou presque, voire même un défi que je me devais de relever comme un geste sacré, inéluctable. En effet, si le destin me désigna pour ouvrir la boîte de Pandore, c'est que vu mes relations personnelles et intimes avec ce personnage hors-série du paysage social et littéraire de Tanger, j'étais tout désigné pour être mis sur la sellette par le souffle du Sirocco.

J'aurais aimé écrire : « tout ceci commença par..., ou le jour où... » mais je ne serais pas allé bien loin car, Elisa Chimenti a toujours été présente dans mes souvenirs depuis la plus tendre enfance, faisant partie intégrante de mon univers familial, jusqu'à l'épisode crucial de mon adolescence .

En acceptant l'honneur redoutable qui me fut réservé d'écrire, je me suis heurté à la quadrature du cercle : comment évoquer la vie, l'œuvre, la quotidienneté avec Elisa Chimenti sans utiliser la première personne, chose que j'aurais bien évité par principe, ou par pudeur. D'autre part, c'est justement parce que j'avais fréquenté tant, et de si près, cette figure de proue du paysage social et littéraire de Tanger et du vieux Maroc de naguère, que ceux qui m'ont fait cette proposition semblaient penser, à tort ou à raison, que je serais la personne tout indiquée pour tenir ce rôle.

J'ose espérer donc qu'on ne me tiendra pas rigueur.

L'autre défi se profilant est, vu l'étendue du sujet, de s'appliquer, en quelques lignes, de donner un aperçu global d'une vie riche en événements, bouleversée par des tragédies familiales ou autres, ayant au recto un prestige social et littéraire, et au verso, un semblant de misère matérielle au quotidien, et les misères engendrées par les vicissitudes de la vie, le défi donc de paraître restreignant, ou réducteur. Il est donc frustrant de résumer toute une vie en quelques lignes, même si les témoignages cités sont de première main, et les souvenirs guère émoussés.

Tout d'abord, j'aimerais rendre justice à Elisa Chimenti , même à titre posthume, en faisant découvrir le vrai visage de ce grand écrivain, pionnière de la littérature tangéroise d'expression française, révélant la face cachée de son génie, son ouverture d'esprit et sa curiosité multidimensionnelle. Elle n'était guère ainsi que la qualifia un esprit superficiel : « la bonne femme qui écrit sur le Maroc pittoresque et les traditions indigènes » mais, en fait, un puits de connaissances des plus variés, une fontaine intarissable intellectuellement. Je citerai, pour étayer cet aspect méconnu, deux exemples caractéristiques parmi d'autres :

Lors de nos entretiens au quotidien, il était question autant de littérature que de science, de spiritisme ou d'astronautique. Sachant à l'époque mon intérêt et ma passion pour la science-fiction et la conquête de l'Espace, elle tenait à être tenue au courant, au fur et à mesure des événements de la course spatiale de l'époque, et me demandait si je continuais de correspondre avec Margrit Von Braun, la fille du savant des fusées V2 et du projet Saturn-Apollo.

Elle fut tellement déçue (par moi) de n'avoir pas été invitée chez mes parents le 21 juillet 1969 pour voir en direct (et en noir et blanc) le débarquement sur la lune des astronautes d'Apollo 11.

J'en gardai un sentiment de culpabilité.

Il était fréquent, qu'à bâtons rompus, nous commentions des œuvres ou des textes, du genre d' « Eureka » d'Edgar A. Poe, ou même des observations d'Ovnis à travers le monde.

Oubliant la différence d'âge, nous formions un « couple » insolite et paradoxal. Elle devait être amusée d'observer, du haut de ses 86 ans, le jeune homme de 23 ans devenu son compagnon dans la solitude, son confident, et...son secrétaire littéraire. Une fois l'interminable conversation engagée où on aurait dit qu'on voulait refaire le monde, l'esprit le plus vif, alerte, spontané, ne fut pas celui que l'on pourrait deviner ; cela pourrait rappeler la phrase de Victor Hugo (« la légende des siècles ») : « Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens

Mais, dans l'œil du vieillard, on voit de la lumière »

Esprit universel, Elisa Chimenti s'intéressait à tout me laissant souvent coi et perplexe ; il lui arrivait d'évoquer la pluralité des mondes, ou l'hypothèse plausible des univers parallèles. Elle me cita un jour le cas d'un individu qui somnolant sur un pâturage sous le soleil de midi, le jour le plus long de l'année, selon un certain angle par rapport à la position du ciel, se trouva projeté à une autre époque, mais au même endroit, assistant à une bataille ayant eu lieu plusieurs siècles auparavant ; comme s'il venait de franchir le mur invisible séparant les époques. Avec le recul, je regrettai de ne pas lui avoir demandé plus amples détails sur ce phénomène paranormal.

Elle avait beaucoup à dire aussi à propos du monde des médiums et des esprits, connaissant les œuvres d'Allan Kardec, la « Doctrine secrète » de Mme Blavatsky, et les expériences spirites. Mais elle se méfiait de cet univers où trop facilement pouvaient s'infiltrer les charlatans, ce monde qu'il est, d'après elle, préférable d'éviter ; cela ne l'empêchait guère, ne manquant pas de sens de l'humour, de provoquer et de défier ceux qui prétendaient faire manifester des êtres chers disparus. Ainsi, à la demande d'un spirite lui demandant, lors d'une séance, de se concentrer sur une âme chère disparue, Elisa Chimenti pensa intensément à une chienne qu'elle avait tant aimée. Et brusquement, elle me dit qu'elle sursauta en poussant un cri, elle venait de sentir la langue de la chienne léchant ses deux mains.

Autosuggestion ou transmission d'un autre plan de l'existence, elle se promit de ne plus se livrer à ce jeu .

Tel Janus, Elisa Chimenti paraissait porter intellectuellement deux visages, l'un positiviste, et l'autre spiritualiste. Elle qui commentait et analysait les œuvres de Gina Lambroso (« l'âme de la femme » ou « la femme dans le monde moderne »), ou bien des écrits du mouvement anarchiste de la fin du XIX^e siècle, fréquentait sans la moindre gêne ou hésitation des fquihis et des marabouts, s'intéressant même à l'initiation des formules de la magie blanche et autres amulettes porte-bonheur.

Souvent nous passions d'un plan intellectuel à un domaine diamétralement différent sans transition aucune.

Comme il est dit plus haut que nous formions un semblant de « couple », voire un tandem , l'on sait qu'habituellement dans un couple « heureux » il n'y aurait pas d'histoire, tel un long fleuve tranquille, aussi calme que monotone. Ce qui ne fut point souvent le cas car notre tandem connut quelques étincelles jaillissant de malentendus, ou de quiproquos, cela ayant été dû davantage à des impairs de ma part qu'à la susceptibilité d'Elisa. J'en citerai deux anecdotes pour l'exemple :

Une après-midi, lors de longues heures passées à cogiter et deviser avec elle, je m'étais laissé aller, emporté par l'élan de l'inspiration, à dire presque textuellement : « Après tout, à quoi sert-il d'écrire, de communiquer, de délivrer ses idées, de se livrer en public par des écrits, d'étaler sur la place publique sa vie, ses sentiments, ses états-d'âme, de s'exposer pour une vaine gloriole, ou une notoriété éphémère...On dirait que les gens ont besoin du public pour exister, comme l'handicapé a besoin de béquilles pour marcher ! »

Je devais être bien jeune, encore dans l'immaturation ou la prématurité adolescente, car Elisa Chimenti me répondit ex-abrupto : « Fort bien, alors dites-moi un peu ce que nous sommes en train de faire ici avec tous ces projets d'écrire conjointement ! Et si tout le monde pensait comme vous, il n'y aurait eu ni écoles, ni bibliothèques, ni échanges culturels ... ! » Evidemment je parlais pour moi seul, et je crains qu'étranglé par sa réplique, je m'étais simplement tu. Et me retrouvant seul, je sentis ma conscience me faire des reproches. Comment avais-je pu dire de telles sottises à quelqu'un qui vit de ses écrits et de sa notoriété. Je ne réalisais

pas à quel point cette notoriété était indispensable et même vitale pour un écrivain, ou un artiste.

Une autre fois, je me suis surpris à lui dire : « J'aimerais traverser cette vie dans le silence, la solitude et le secret, la traverser tout discrètement sur la pointe des pieds. Et même en écrivant, je signerais par un nom d'emprunt, ou en omettant de mettre le nom d'auteur comme si je portais un masque lors d'une foire d'empoigne ; ou bien alors, j'écrirais prose et poésie qu'en présence du seul moi-même, j'en ferai un autodafé... » (sic !)

Je remarquai que cette divagation, voisine du délire, mit Elisa dans une certaine indisposition dont j'étais inconsciemment coupable, bien que je lui expliquai qu'au fond, à mon sens, on écrit d'abord et surtout pour soi-même, les lecteurs ces témoins anonymes, venant au second plan, accessoirement comme un corps étranger, un intrus destiné à faire de la figuration dans la cour de notre imagination.

Encore une fois, me retrouvant seul, je me mordis les lèvres en me rendant compte de mon manque de tact et aux accidents de langage, à mettre sur le compte de l'immaturation de mon jeune âge.

Fort heureusement, nos entretiens au quotidien étaient aussi riches que variés et nous sautons d'un sujet à l'autre sans transition et j'espérais parfois qu'une nouvelle idée à développer, un projet à explorer, pouvaient effacer de notre esprit une mauvaise impression fugitive. Ce qui arriva souvent dans le panorama de nos activités, et souvent l'éternelle clochette de la grille d'entrée, suivie par l'abolement de Chiquito, le fidèle compagnon, nous ramenait concrètement au présent de narration ; cette clochette qu'affectionnaient de tirer furieusement les enfants des écoles, avant de prendre leurs jambes à leur cou. Pour meubler la conversation, je faisais remarquer à Elisa que tous les enfants avaient maniaquement leur tic et que, quant à moi, à l'âge de ces gamins, rentrant à la maison, je trouvais le chemin si long dans les rues Josaphat et Hasnona, et pour me donner du courage et fouetter ma paresse, je sonnais à une porte, n'importe laquelle pour me sentir obligé de courir, avant que les gens n'ouvrissent. Ce qui me faisait gagner quelques centaines de mètres.

Elisa Chimenti en riait aux éclats.

Elisa Chimenti croyait en l'invisible, en ses forces et leur présence en filigrane de la vie courante, mais pensait qu'il serait sage de ne pas les provoquer, mais les laisser se manifester à leur guise. C'est ainsi qu'elle me conta qu'un jour, au plus profond de son malheur, alors qu'elle avait perdu tous les membres de sa famille, certains tragiquement, et qu'elle risquait de se retrouver seule affrontant une misère sans nom, elle invoqua en larmes Dieu à son secours. C'est alors que lui apparut, « par l'œil de l'âme » le visage bienveillant du Prophète de l'Islam la rassurant et lui promettant que jamais elle ne manquerait de rien pour le restant de ses jours.

Selon la tradition musulmane, le Prophète Muhammad avait reçu, comme grâce divine exceptionnelle, l'assurance que jamais Satan n'emprunterait son visage, son nom, ou son rôle vis-à-vis de la communauté des croyants.

Chère Elisa ! Avec le recul du temps, je me rends compte de l'aspect magique des rapports merveilleux qui nous liaient au fil des jours, une journée paraissant valoir des mois par son intensité. Jamais je n'avais à l'esprit la différence d'âge, jamais je ne réalisais que comme dans une gare de la vie nous étions deux passagers avec deux différentes destinations, qu'elle était « partante » et moi j'arrivais, vu la différence d'âge. Et pourtant l'année 1969 devait être celle fatidique de la séparation. Rétrospectivement, je me rends compte que, présentant son départ prochain, elle ne voulut pas m'abandonner à mon sort, rêveur, inexpérimenté, contemplatif, adolescent invétéré.

C'est ainsi que, subitement, elle m'annonça un jour avoir envisagé, en parlant avec le rédacteur en chef du Journal de Tanger Eric Lutten, de me faire entrer comme membre de la rédaction. Pris au dépourvu et mis devant le fait accompli, j'accueillis froidement cette démarche inattendue. Je devais être bien susceptible, à l'époque, car je me demandai si Elisa Chimenti ne voulait tout simplement pas m'éloigner de sa vie, si elle n'avait pas remis en cause tous nos projets, elle qui me taquinait parfois devant autrui avec cette pointe d'ironie à mon sujet : « vous ne trouvez pas qu'il est un peu paresseux ! » Je ne me figurais pas que, venant de sa part, cette sentence était destinée à me stimuler et non à me critiquer gratuitement.

La suite de cet épisode est connue par certains à Tanger : rédacteur, puis rédacteur-en-chef, puis directeur, et enfin propriétaire du Journal de Tanger ; puis par la suite P.d.G. de l'imprimerie des Editions Marocaines & Internationales. Je venais d'inverser les rôles et de renverser la vapeur puisque je devins le « patron » de celui qui m'avait recruté, Robert Delaunay, maître-imprimeur de son état, en rachetant leurs actions à la Comtesse de Breteuil à Marrakech, et au Comte Jean de Beaumont à Paris. Ce fut loin d'être une partie de plaisir et je dûs faire face à des manigances et des pièges de toutes sortes. Toutefois ce qui m'affermait dans ma détermination était le mot d'Elisa Chimenti « un peu paresseux » ! ce mot qui hanta mon esprit et qui me fit expérimenter les variantes du courage sous toutes ses formes et aspects, vaillance, intrépidité, bravoure, témérité, hardiesse, prouesse etc... ma tendance à relever les défis et l'écho de ce mot qui me blessa au début furent à l'origine de la plupart de mes réalisations dans le champ de la vie active.

Déterminisme ou libre-arbitre, laissant de côté les considérations d'ordre philosophique, je me contenterai de considérer que tout ce qui advint dans ma vie, après la disparition d'Elisa Chimenti, c'est tout simplement grâce, ou à cause, d'elle, selon le cas. Et si une personne a pu déterminer le sort, l'avenir, ou le devenir de quelqu'un, c'est bien le cas entre elle et moi.

Je suis tenté, dès lors, de dire : « je lui dois tout » ; je me contenterai d'écrire « Je lui dois tant ! » Tant à celle qui me fit emprunter un chemin de traverse pour entamer une vie sociale, professionnelle, à celle qui me mit le pied à l'étrier.

Durant mes études supérieures à Strasbourg, je gardai un contact épistolaire avec Elisa Chimenti. Elle m'encourageait et me soutenait moralement en m'écrivant des lettres rédigées d'une manière insolite, alignant les phrases écrites qui s'entrecoupaient singulièrement d'une manière perpendiculaire, de sorte que la même page devenait double et se lisait de deux côtés à la fois !

Frais émoulu de l'Université de Strasbourg, diplômé d'un centre international de journalisme dépendant de l'Unesco (C.I.E.S.J) en 1968, je retrouvai avec plein d'idées et de projets en tête, surtout dans le domaine de l'édition, le chemin de la rue Benchimol, mon chemin de Damas, car je ne manquais pas de rappeler à Elisa Chimenti que ma vocation était d'écrire et que les études universitaires étaient destinées à un perfectionnement de culture, et non à envisager un métier dans les milieux de la presse. Et pourtant...

Nous mijotions des projets tellement variés, entre autres un « Livre d'Or de Tanger », ode à la beauté, à la singularité d'une ville, qui de par son cosmopolitisme, évoquait non pas le pays de cocagne, mais la cité idéale, ou presque, avec son Administration Internationale composée de l'élite des communautés musulmane, israélite, européenne, travaillant en symbiose et bonne intelligence, était un exemple universel de douceur de vivre, de tolérance et de liberté. Nous pensions aussi éditer une traduction des proverbes marocains ; on en avait recueilli une centaine, et j'ai souvenance d'un dicton marocain qui lui fit faire la moue, et sourciller : « la beauté de l'homme c'est son intelligence, l'intelligence de la femme c'est sa beauté ! » triste exemple de machisme, avant l'avènement du terme.

Un autre projet en cours était « Florilège de chants andalous », une traduction des chants de la musique arabo-andalouse.

Il était aussi question de faire rééditer des vieilles cartes postales et des vues du vieux- Tanger (fin du XIX^e et début XX^e siècles) à l'instar de celles des Editions Lebrun-frères.

Elisa Chimenti ne montra guère d'enthousiasme pour le projet d'un « Annuaire de Tanger » contenant les aspects historique, politique, commercial, culturel etc., car elle avait gardé le souvenir amer de l'agence Schwitz qui, quelques années auparavant devait réaliser le même projet auquel elle participa pleinement, et dont le gérant quitta Tanger à la cloche de bois emportant avec lui la recette de la publicité, et abandonnant le projet dans l'œuf.

Des projets, des idées à revendre, nous bouillonnions de volonté de réalisations, et à nous deux , nous refaisons le monde. Et pourtant, nous étions trois à un moment donné, en comptant avec un journaliste du « Diario Espana » J.M. Delgado-Arnau. Mais celui-ci se retira bien de notre cercle pour certaine raisons dont je citerai quelques unes :

- Vis-à-vis d'Elisa Chimenti parce qu'il avait trompé sa bonne foi de la manière suivante, lui présentant un jeune marocain et des écrits de son fait, il voulait qu'elle lui fasse part de ses appréciations. Quelques jours après, il lui téléphona de la rédaction du Journal « Espana » pour s'enquérir de son avis. Elisa Chimenti lui répondit confidentiellement que le jeune homme était peu doué pour l'écriture, et sa prose faisait peine à lire, et qu'il devait chercher sa voie ailleurs.

- Delgado Arnau révéla ensuite à Elisa Chimenti qu'en conversant au téléphone avec elle, à propos du jeune homme, qu'il avait laissé ce dernier suivre l'entretien à l'aide de l'écouteur. Elle lui garda rancune de cette « trahison téléphonique ».

- Vis-à-vis de moi-même, Delgado Arnau se montra fort susceptible, et rancunier, parce que sachant qu'il venait d'offrir un « dictionnaire des rimes » à un jeune poète en herbe, je lui dis spontanément devant Elisa Chimenti : « Vous savez, vous venez de rendre un mauvais service à votre apprenti-poète ! » Ce qui le rendit furieux, et mit fin à nos relations.

Et voilà comment, nous nous retrouvâmes seuls pendant de longs mois à édifier, imaginer, cogiter, planifier etc.

Il nous arriva même d'envisager de fabriquer de l'alcool à brûler à base de cactus de figues de barbarie, suivant une idée du gardien-jardinier « Bassini » qui squattait la petite jungle-jardin donnant sur la rue d'Alexandrie, en compagnie de ses chiens faméliques. Mais ce dernier que les bonnes appelaient, en arabisant « Ouassini », prit peur, se rétracta pensant qu'il fallait obtenir l'aval des autorités. En fait, il vivait dans une semi-clandestinité et ne voulait laisser aucune porte ouverte aux turbulences administratives pour ses vieux jours.

La vie s'écoulait chez Elisa Chimenti lentement, paisiblement dans cette vieille demeure envahie de livres, de paperasses et de bibelots des plus divers, et les journées se répétaient avec la régularité d'un métronome, entrecoupées souvent par le son de la clochette de la grille tirée violemment par les écoliers à la sortie des classes, ou bien l'apparition soudaine de la bonne Soodia présentant deux chatons qu'on avait jetés à l'intérieur du jardin pour les faire adopter par une âme charitable. En bonne samaritaine, Elisa recommanda à la domestique d'en prendre soin en les mettant dans une chambre fermée, à l'abri des chiens ; un scénario qui se répéta plus d'une fois.

C'était une vieille demeure paraissant appartenir à une autre époque , qui semblait avoir une « âme » et qu'on aurait dit chargée de « présences ». On y sentait un fluide intense comme si les murs pouvaient implorer et laisser libre cours au déferlement des scènes de vies passées.

Connue de tous à Tanger, c'était la maison de la « dame-écrivain-savante qui parle toutes les langues » qui recevait son courrier parfois libellé simplement ainsi : « Madame Chimenti – Tanger », celle qui eut une vie riche intellectuellement, mais vécut matériellement pauvre, ou presque.

Dans le Tanger mondain d'alors, deux évènements majeurs marquaient la semaine ; la réception, le dimanche, chez la baronne Christine Gosling, autrichienne, veuve d'un ambassadeur britannique, dans son imposante résidence sur la colline du Charf surplombant la baie de Tanger ; et la réception du mercredi après-midi chez Elisa Chimenti, dans sa maison de la rue Benchimol devenue, pour la circonstance, un vrai salon littéraire.

Les autres réceptions étaient celle, épisodique, de la princesse Marthe de Chambrun Ruspoli, au Marshan, et celle sporadique, de l'américaine Barbara Hutton, l'héritière richissime des Woolworth de New York, dans sa résidence andalouse de la Kasbah dont l'entrée accueillait les visiteurs par ces mots gravés en or « s'il est un paradis sur terre, c'est ici, ici, ici »

Cependant le paradis des intellectuels avaient élu domicile, lors du thé chez Elisa Chimenti, dans cette demeure devenue lieu de rencontre des bons esprits de tous bords de la cité, y compris les journalistes de passage, et ceux qui choisirent de rester chez elle en tant qu'invités payants, comme l'écrivain Attilio Gaudio, ou le journaliste Giovanni Mario Ratto, de l'agence de presse Nemar.

Il arrivait parfois que des journalistes des télévisions italienne (Rai) ou suisse romande, passaient tout un week-end à s'entretenir avec l'écrivain et à filmer, dans le cadre d'un reportage, au grand dam de Chiquito, le fidèle compagnon d'Elisa, qui n'appréciant guère cette envahissante intrusion, manifestait sa mauvaise humeur en renversant maladroitement un projecteur.

Le microcosme tangérois se rencontrait chez Elisa Chimenti s'enrichissant des différences dans un esprit de convivialité, de tolérance et de cosmopolitisme. Chargé d'organiser les rendez-vous de mercredi après-midi, je prenais contact avec les élus de la semaine, et je me rendais compte qu'au téléphone j'invitais, tour à tour, en français, en arabe, en espagnol, en anglais, à un thé qui devenait une séance de musique classique au gramophone, une projection de diapositives, ou un récital de poésie, saupoudré d'anecdotes parfois difficiles à traduire d'une langue à l'autre.

Tout le monde sortait heureux et satisfait de ces rencontres enrichissantes.

Le lendemain, c'était toujours, à mon tour d'être sur la sellette, dans une séance d'analyse et de commentaires, à deux. Elisa Chimenti, en bon professeur perfectionniste, essayait de développer mon sens d'observation en me faisant passer un vrai examen psychologique, me questionnant sur l'impression que m'aurait fait telle personne, ou me demandant d'analyser le comportement, la réflexion, ou même la composition ou la tournure de la phrase de telle autre, et ce dans un climat de détente et de complicité mutuelle. Elle me donnait un vrai cours sur la nature humaine, une initiation au béhaviorisme, sans le nommer.

Le champ des relations d'Elisa Chimenti était bien vaste, et ses amitiés aussi nombreuses que variées dans toutes les communautés tangéroises, arabe, israélite, européenne et anglo-saxonne ; et pour ne citer que ceux-ci, mentionnons feu la princesse Lalla Fatima Zohra, fille du Sultan Moulay Abdelaziz, le doyen des Oulémas du Maroc Si Abdellah Guennoun, l'éminent historien Abraham Larédo, les Chérifs d'Ouezzane Moulay Abdeslam et Moulay Driss, l'archevêque franciscain l'érudit Padre Lopez etc.

Cependant, malgré le niveau de ses multiples relations sociales dans tous les milieux, Elisa Chimenti taisait sa souffrance, voilait sa misère matérielle, et faisait face avec pudeur et discrétion à l'adversité. Elle me disait parfois que pour garder ses amis, il ne faut jamais rien leur demander, chose qu'alors je comprenais ou acceptais à peine à mon âge, pensant alors que les amis étaient faits pour s'entraider, se soutenir mutuellement.

Elle me conta souvent les déconvenues rencontrées au cours d'une existence meurtrie depuis que cette maison qui fut jadis le havre du bonheur familial, n'était plus qu'un champ de ruines.

Les meilleurs souvenirs d'Elisa Chimenti furent ceux de son enfance en compagnie de son père, ceux de son adolescence avec celle qui lui vouait une affection profonde, sa mère chérie « Mamina ».

Sarde d'origine, Elisa naquit à Naples le 8 novembre 1899 et elle n'avait que quelques mois lorsque ses parents quittèrent l'Italie pour se rendre en Tunisie où ils habitèrent un petit palais oriental au cœur du quartier arabe à l'ombre de « Djemaa Zaïtoun » la grande mosquée de Tunis. Ce palais arabe et la voix mélancolique du « moudden » appelant les croyants à la prière, devaient marquer toute sa vie et imprégner durablement son imagination orientalisante, comme ses premières amitiés avec des musulmanes qui, sympathisant, échangeaient avec elle « un brin de basilic, un chapelet de jasmin, une tubéreuse ».

Elle vint au Maroc très jeune encore, accompagnant son père Rosario, médecin ayant été appelé auprès du Sultan Moulay Hassan.

Les Chimenti demeuraient à Tanger la plupart du temps, bien que le docteur voyageait constamment au cœur du Maroc se rendant tantôt auprès de Sa Majesté Impériale le Sultan, tantôt auprès de quelque potentat ou quelque caïd de la plaine ou de la montagne berbère, ce qui était alors une entreprise pleine de risques, bien qu'une escorte de guerriers était envoyée à sa rencontre.

Sous le voile des musulmanes, Elisa accompagnait souvent son père dans cette aventure et il arrivait que parfois la caravane s'arrêtait plusieurs semaines au bord d'un fleuve guéable où elle recevait l'hospitalité inattendue d'un brigand ou autre coupeur de chemin, le médecin étant alors considéré comme un savant magicien aux pouvoirs extraordinaires et illimités. Elisa vivait cette aventure palpitante et périlleuse observant et enregistrant dans sa mémoire tous les faits et gestes, surtout lorsque demeurant dans une cabane de l'Atlas parmi les berbères, elle écoutait avec attention les femmes lui raconter les belles légendes de leurs ancêtres.

Adolescente, Elisa Chimenti se rendit en Europe pour ses études, visitant l'Italie, le Portugal, la France, la Suisse, l'Allemagne et la Pologne qui était encore alors sous domination étrangère. Mais son cœur était resté dans ce Maroc où elle se sentait véritablement chez elle à Tanger où l'universalité des esprits dans un microcosme cosmopolite était un vécu quotidien. Elle disait parfois : « J'eus divers professeurs pour l'étude des langues sémitiques, un rabbin m'enseigna l'Histoire Sainte, un professeur coranique, petit-fils d'un souverain détrôné, me fit répéter le Coran, et des missionnaires américains me firent connaître la Bible ! »

Au début de 1914, Elisa Chimenti épousa un polonais de noble famille, le Comte Fritz Dombrowsky disparu dans la tourmente de la guerre mondiale. Depuis lors, elle s'adonna entièrement aux lettres et à l'enseignement. Elle fut la première et la seule européenne appelée à enseigner dans ces « médersa » établissements arabes de Tanger ; et la pionnière en créant les écoles italiennes dans la cité du Détroit.

Ecrivain fécond et chercheur infatigable, Elisa Chimenti compte à son actif de nombreux livres sur le Maroc, traitant de ses moeurs, son folklore, ses croyances, son histoire et ses légendes.

Aux dernières années 60 lorsque je la fréquentais assidûment, Elisa Chimenti avait presque achevé les « Petits Blancs marocains » ouvrage exceptionnel montrant le Tanger musulman, israélite, et européen, évocation de l'histoire des premiers pionniers italiens et français au Maghrib d'il y a une

centaine d'années et plus. Parallèlement, elle mettait une dernière main à une œuvre longue et difficile à laquelle elle avait travaillé depuis longtemps « Les croyances pré-islamiques au Maroc » jugée par des spécialistes de l'époque bien qu'inachevée « d'un intérêt palpitant » car elle traitait des réminiscences païennes dans l'Islam marocain.

Cédant à d'autres la place pour établir l'inventaire des œuvres publiées, ou inédits d'Elisa Chimenti, je me tiendrai donc, pour l'instant, à relever le rôle déterminant de la femme de lettres engagée qui, la toute première créa l'Ecole Italienne de Tanger, enseigna dans une institution musulmane, défendit les Marocains déshérités envers et contre tous, surtout dans les journaux européens dont elle fut la correspondante au Maroc, un engagement social illustré par l'Association de bienfaisance « L'Aide fraternelle » destinée aux malheureux de la vie quelque soit l'appartenance sociale ou communautaire.

Qui pourrait oublier dans ce Tanger de naguère que lors de la grande famine du Rif, Elisa Chimenti avait secouru des centaines de malheureux victimes de la faim, accueilli sous son toit des enfants abandonnés, créé une garderie pour les petits des malheureux, et obtenu des secours pour les malades...

Ses relations avec des membres de la famille impériale de l'époque, dont feu la princesse Lalla Fatima-Zohra, fille du Sultan Moulay Abdelaziz, qui fut elle-même son élève dans les années 30, avaient permis des facilités et résolu bien des problèmes souvent dramatiques.

L'abnégation était le trait dominant du caractère d'Elisa Chimenti, qui ne s'occupait de ses problèmes qu'après avoir soulagé autrui des leurs, chose que je constatais à l'époque quand je transcrivais des missives destinées aux autorités italiennes, à l'archevêque-historien son ami le Padre Lopez, au Consul d'Allemagne Mr Auer, et aux autorités et personnalités de Tanger qui tous lui témoignaient considération et respect.

Cependant, en ce qui la concerne personnellement dans la quasi-misère matérielle de la vie quotidienne, ses appels ne reçurent que des réponses courtoises, des encouragements du bout des lèvres, et des promesses verbales.

Elisa Chimenti qui avait créé l'Ecole italienne de Tanger se voyait refuser une pension sous prétexte « qu'aucune loi ne pouvait la lui accorder » de la part d'une Italie dont elle personnifiait l'âme généreuse. Elle me disait « il y a quelques années, l'Etat italien m'avait accordé une décoration (la Croix du Mérite de la République) qui, si elle m'honore, ne me permet pas de vivre »

Tout cela me paraît, aujourd'hui, si lointain et si proche à la fois, les souvenirs se bousculant dans mon esprit... je me revois arpentant l'escalier de chez elle pour retrouver Elisa à l'étage, dans son bureau inondé de livres, de manuscrits, et d'objets les plus inattendus, dans un désordre que j'aurais voulu filmer, les rayons du soleil couchant imprimant le mur lézardé d'un jaune-or... Je suis précédé par Soodia, la fidèle gouvernante qui annonce : « Madame, c'est Si Ahmed ! »

Le visage d'Elisa Chimenti s'illumine d'un grand sourire, elle me dit : « Je ne peux m'empêcher de tréssaillir chaque fois que Soodia prononce votre nom, comme si un miracle faisait revenir du passé l'autre Si Ahmed ! » Elle faisait allusion à Si Ahmed Fakharji qu'elle avait tant aimé et qui, d'après mes déductions, fut l'homme de sa vie. D'origine algérienne, Mr Fakharji, ami intime de mon grand-père, fut interprète-traducteur auprès de la plus haute autorité de l'époque

ante et post guerre mondiale, le Mendoub de Sa Majesté chérifienne, une personnalité marquante de l'Administration internationale de la Zone de Tanger.

Durant l'été 1969, je me trouvais extrêmement pris par mes occupations journalistiques auxquelles je ne m'étais pas préparé, et que je n'avais ni prévues ni souhaitées. Il m'arrivait même de penser, au plus fort de ces occupations, que ce fut un « cadeau empoisonné » qu'Elisa Chimenti m'avait réservé. Combien je regrettais ces moments, ces dialogues, ces démarches, ces rêveries, ces projets de co-signer des livres, ces échanges dans une atmosphère d'affectueuse complicité avec celle qui me dit un jour : « Mon prochain livre, je vous le dédierai ! », et elle insista sur la nuance entre « dédier » et « dédicacer » avant d'ajouter : « Si Dieu me prête vie ! ». Tout cela paraissait alors si lointain, et pourtant nous n'habitons pas si loin l'un de l'autre au quartier Hasnona.

Et puis un samedi après-midi, n'en pouvant plus, je décidai de lui rendre visite coûte que coûte comme si je sentais son appel au tréfonds de mon être. Accueilli en haut de l'escalier par Chiquito, le fidèle compagnon, je retrouvai Elisa Chimenti, seule au milieu de sa jungle de livres et de paperasses qui me dit : « Dieu vous bénisse, vous êtes la seule personne qui pense encore à moi, qui me rejoint dans ma solitude ! »

J'eus un pincement au cœur, et encore une fois ma conscience me fit des reproches, de l'avoir, à mon corps défendant « abandonnée » submergé que j'étais alors par mes activités professionnelles dont elle fut directement à l'origine, le déclic de toute une suite d'événements. Ce fut l'une des toutes dernières fois que je revis Elisa Chimenti.

En épilogue, je rappellerai qu'il y a quelques années, lors d'une commémoration de la mémoire d'Elisa Chimenti, en présence de feu Son Altesse la princesse Lalla Fatima-Zohra, des autorités de l'Ambassade d'Italie à Rabat, de celles municipales de la ville de Tanger, et des membres de la famille Chimenti, j'ai souvenance d'avoir déclaré, avec une pointe d'humour, à un journaliste du « Matin » que le seul « héritage » que j'aurai jamais eu de ma vie fut une ...bibliothèque ! celle d'Elisa Chimenti composée de livres, de documents, de manuscrits, d'albums-photos etc...

Cet « héritage » s'avéra être, par la suite une réelle boîte de Pandore car, avec les années, et à l'examen, et à la lecture des documents, nous nous sommes trouvés, mon épouse et moi, en présence d'un véritable trésor de manuscrits les plus divers et les plus variés, allant de la correspondance et autres écrits épistolaires à des écrits et manuscrits inédits en vers, ou en prose.

Le destin m'avait confié un héritage littéraire qui revient de droit au patrimoine de Tanger dont une citoyenne – par excellence – pionnière hors pair de la littérature, figure de proue des intellectuels dont la ville doit s'enorgueillir, et dont l'Italie doit considérer comme la meilleure ambassadrice de l'âme généreuse romaine, aura fait honneur à toute une cité cosmopolite.

Dépositaire de l'héritage spirituel d'Elisa Chimenti, et fidèle à sa mémoire, je décidai de sensibiliser les autorités consulaires de l'Ambassade d'Italie, des membres de la famille Chimenti, en l'occurrence le petit neveu Marc-Alain Rohner de Suisse, dans l'espoir de redonner vie à ces documents et faire renaître de ses cendres le souvenir de l'écrivain à qui Tanger et le Maroc doivent tant, et dont le nom devrait être gravé dans le marbre de l'Histoire culturelle et sociale.

Se voyant confier une partie des manuscrits, le Vice-Consulat d'Italie se déclara fort favorable à cette démarche et eut l'heureuse initiative de consacrer une « Salle Elisa Chimenti » au Palais des Institutions Italiennes.

Je voudrais saisir cette occasion pour rendre hommage à ceux qui ont généreusement apporté leur contribution à ce projet de longue haleine, les vice-Consuls Zanetti, Ferrante, le Consul Général d'Italie à Casablanca Mr Nicola Lener, cheville ouvrière du projet, Mmes Emmanuella Benini du Ministère des Affaires Etrangères, Maria-Pia Tamburlini, et Mirella Menon qui ont fait un travail remarquable de recherche, de compilation et de catalogage .

De même une pensée de cordiale sympathie est adressée aux Editions du Sirocco et aux Editions Senso Unico qui, en tandem, ont entrepris de faire rééditer les œuvres d'Elisa Chimenti enrichissant ainsi le répertoire des librairies et des bibliothèques.

Enfin *last but not least*, un hommage mérité aussi à Olga, mon épouse, qui ayant connu intimement Elisa Chimenti, a passé pendant ces dix dernières années de longues heures à classer, réviser, cataloguer ces manuscrits, le faisant avec persévérance, dévouement et amour ; et parfois avec un acharnement et une passion qui lui permirent de faire des découvertes insolites qui auraient pu passer inaperçues parmi les documents.

La personnalité, l'œuvre et la vie de cette grande femme de lettres engagée n'appartiendront plus désormais à un cercle restreint d'amis ou de littérateurs, et par la constitution de la Fondation Elisa Chimenti dont la pierre angulaire est l'Ambassade d'Italie à Rabat et le point d'orgue la commémoration du Quarantième Anniversaire de la disparition de l'écrivain, Tanger et le Maroc auront rendu un hommage posthume hautement mérité à Elisa Chimenti.

Ahmed Benckroun – Novembre 2009.